Complet

JANVIER 1912 TROISIÈME SÉRIE N° 25

LE VOILE D'ISIS

Revue mensuelle d'Etudes ésotériques, psychiques et divinatoires

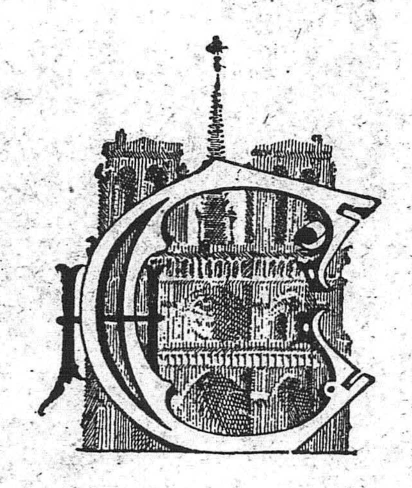
Fondée par le Dr PAPUS en 1890

22e ANNÉE

Prix du Numéro....... 0,50 | Abonnement unique. 5 fr. par an

Principaux Collaborateurs :

Georges ALLIÉ, ALTA, F.-Ch. BARLET, Jules BOIS,
Ernest BOSC, Gaston BOURGEAT, Jacques BRIEU, R. BUCHERE
Paul CHRAON, DEBEO, FLAMBART, GRILLOT de GIVRY
Abel HAATAN, Dr Marc HAVEN, Albert JOUNET, JULEVNO
KADOCHEM, L. de LARMANDIE, L. LE LEU, Dr PAPUS
PHANEG, QUŒSTOR, A. de ROCHAS, Han RYNER, SEDIR
TIDIANEUQ, TREBLÉDA, Os. WIRTH.



Rédaction et Administration :

LIBRAIRIE GÉNÉRALE DES SCIENCES OCCULTES
BIBLIOTHÈQUE CHACORNAC
11, QUAI SAINT-MICHEL, 11
PARIS

22e Année Janvier 1912 Troisième Série N° 25

LE VOILE D'ISIS

Revue mensuelle d'études ésotériques, psychiques et divinatoires

Le Hasard n'existe pas	ABONNEMENT UNIQUE 5 FRANCS PAR AN	Le Surnaturel n'existe pas

Chaque auteur est seul responsable des opinions qu'il expose

A travers ses feuillets et comme le météore qui n'apparaît que de temps à autre pour régénérer le monde, Isis, subjuguée par la bonne volonté de ses abonnés et lecteurs, lève un coin de son voile initiatique pour que son ésotérisme providentiel éclate aux yeux de ses adorateurs qui, tan. épris de notre petite revue, n'eussent jamais osé espérer que la déesse conductrice secrète de tant de talents divers, consentirait à se manifester à leurs yeux éblouis pour répandre à flots sur eux les fluides bienfaisants de sa divinité fascinatrice pour l'an 1912.

Sommaire

1912

Nous voici au début de cette nouvelle année qui, nous l'espérons, sera une ère de progrès pour la vitalité de notre Revue.

L'année écoulée fut le digne couronnement d'une œuvre belle entre toutes : resserrer les liens qui unissent le monde spiritualiste pour former une grande famille, dont tous les êtres seraient en parfaite communion d'idée et de goût. Nous croyons avoir réussi, même au delà de nos espérances.

Cette année, nous nous efforcerons de parachever cette magnifique entreprise et de bénéficier du résultat acquis moralement.

Nous abordons avec confiance l'an mil neuf cent douze, persuadés que des efforts soutenus dans un but aussi noble sont toujours récompensés.

P. CHACORNAC.

L'ASTROLOGIE

Enfin, en l'an 1911, l'Astrologie commence à éveiller l'attention des savants officiels !

Au mois de mai dernier, M. Charles Nordman, astronome de l'Observatoire de Paris, dans une acerbe critique qu'il publiait dans le journal *Le Matin*, contre l'Astrologie et les tireurs d'Horoscopes, n'a pu s'empêcher de terminer son article par la déclaration suivante :

« L'Astrologie a été vraiment, malgré ses erreurs, l'an-
« nonciatrice de l'esprit scientifique. C'est elle qui a deviné
« la première ces vérités fondamentales : que l'univers est
« régi par des lois immuables ; que si toutes les cir-

« constances d'un phénomène sont réalisées, ce phénomène « se produit nécessairement; que tout est solidaire dans le « monde et que chaque phénomène y est intimement lié à « tous les autres.

« Quand, dans un jardin, les pétales d'une rose fanée « tombent sur le gazon, cela suffit à changer l'intensité « de la pesanteur dans Sirius. C'est d'une quantité très « petite, il est vrai, mais non nulle et qui peut être cal- « culée. Inversement la plus lointaine étoile de la voie lac- « tée a sur nous une influence qui n'est pas nulle bien que « très voisine de zéro. L'erreur des astrologues a été d'ou- « blier que la pronostication des phénomènes nécessite la « connaissance de toutes les circonstances antécédentes, et « non seulement de quelques-unes d'entre elles.

« *Mais quand la science sera à peu près faite, dans quel- « ques milliers de siècles, quand on connaîtra toutes les « modalités du milieu où baigne notre précieuse conscience, « on pourra réellement tirer des horoscopes rigoureux et « annoncer toutes les circonstances de la vie d'un homme « aussi sûrement qu'on prévoit maintenant les éclipses.* »

N'est-ce pas là un aveu de l'influence astrale sur les événements de la vie humainee, une réhabilitation de l'astrologie *sana* de Bacon? N'est-ce pas là une déclaration en faveur de l'Astrologie actuelle, qui, délaissant les pratiques médicales, met à profit les découvertes successives de la science moderne, dévoilant petit à petit les mystérieuses lois de la vie de l'univers.

Si M. Charles Nordman prenait la peine de lire les consciencieuses études de M. E. C., ancien élève de l'Ecole Polytechnique, ses judicieuses réfutations des diverses objections formulées contre l'Astrologie, qu'il détruit scientifiquement et victorieusement, ou bien si M. Charles Nordman compulsait les savants ouvrages écrits en faveur de l'Astrologie par un autre ancien élève de l'Ecole Polytechnique qui signe FLAMBART, il constaterait que la science astrologique est *à peu près* faite, et que, sans avoir à attendre quelques milliers d'années, il est déjà possible de

tirer des horoscopes rigoureux, permettant d'annoncer toutes les circonstances de la vie d'un homme aussi sûrement qu'on prévoit une éclipse.

JULEVNO.

N'aye rien de commun avec le Monde; il est trop savant dans les ignorances et dans les injustices.

Dieu est un paradis fixe, l'homme devrait être un paradis ambulant.

L. Cl. de SAINT-MARTIN.

Paracelse

ET

La Médecine Occulte

La médecine occulte prit naissance dans les temples initiatiques et ce fut un art sacerdotal. Hippocrate et l'école grecque, lui donnèrent sa première vulgarisation officielle. Elle se scinda alors en deux doctrines, l'une reste ésotérique et connue des adeptes, l'autre exotérique et qui allait bientôt dégrader la profession médicale et l'abandonner aux mains des esclaves et des vieilles femmes. Avec le christianisme, l'art médical semble rentrer en la possession de la caste sacerdotale dont il est l'apanage naturel; une notion oubliée depuis longtemps vient s'y ajouter : le dévouement et la charité. L'ordre des diaconesses est établi pour le soin des malades dans les hôpitaux qui s'appellent suivant leur attribution : *Nosodochium, Xenodochium, Orphanotrophium,* puis au Moyen Age, vers le IXe siècle, la médecine devient une des sciences monastiques, mais réduite à l'étude des simples comme l'attestent les œuvres latines de Walafrid Strabo et Macer Floribus.

Cependant l'école de Bagdad qui fut un centre splendide de civilisation intellectuelle pour l'Orient, avait conservé les traditions de la médecine occulte; celles-ci furent intro-

duites à nouveau en Europe par les alchimistes et les religieux hospitaliers qui guerroyaient en Orient et ces deux grandes branches de l'art médical se trouvèrent réunies pour la première fois dans Albert le Grand et le bénédictin Basile Valentin, héritiers tout à la fois de la science toute extérieure des moines leurs maîtres et des théories kabbalistiques conservées par les Juifs et les Arabes.

Au XIIe siècle se fondent les premières facultés : celle de Montpellier, si brillamment illustrée par l'alchimiste Arnaud de Villeneuve; celle de Milan qui produisit sous Philippe-le-Bel, Lanfranc « maistre de bonne mémoire. » C'est une époque d'indécision où les deux écoles sont un instant confondues, il n'est pas de médecin qui ne soit plus ou moins alchimiste; les Facultés s'emplissent de sujets qui oscillent entre les données de l'occultisme et les théories incomplètes des observations naturelles; la médecine est à la fois aux mains des ecclésiastiques et de la société civile, car l'on y trouve les noms de Guillaume de Beaufet, évêque de Paris et médecin de Philippe-le-Bel et même au XIVe siècle, en 1350, celui de Guy de Chauliac, chapelain de Clément VI. Mais bientôt la scission s'opère de nouveau, définitive; les adeptes et les initiés se retirent peu à peu des Facultés, tandis que celles-ci, devenues complètement exotériques, nous font assister pendant deux cents ans aux querelles des barbiers-chirurgiens et des praticiens à robe longue, des apothicaires, des grands et des petits barbiers, etc. Au milieu de ce chaos surgissent les noms d'Olivier le Daim et d'Ambroise Paré, lorsque la médecine occulte fait une apparition brillante avec *Paracelse* qui naquit en 1493, à Einsted, bourg du canton de Schwytz.

(*A suivre*) GRILLOT DE GIVRY.

L'Alchimie

L'Alchimie est la science la plus nébuleuse que nous ait léguée le Moyen Age. La Scholastique avec son argumentation infiniment subtile, la Théologie avec sa phraséologie

ambiguë, l'Astrologie si vaste et si compliquée, ne sont que jeux d'enfants comparées à l'Alchimie.

Ouvrez un de ces vénérables traités hermétiques du quinzième ou du seizième siècle et lisez ! Si vous n'avez fait des études spéciales à ce sujet, si vous n'êtes déjà initiés à la terminologie alchimique, si enfin vous n'avez une certaine connaissance de la chimie inorganique, vous fermerez bientôt le volume, déçus et découragés.

Quelques-uns diront que ces allégories sont vides de sens, que ces symboles mystérieux sont des figures faites à plaisir. Il est facile de dédaigner une chose que l'on n'entend pas, mais ils sont peu nombreux ceux que la résistance irrite et qui aiment la lutte. Ceux-là sont les élus de la science, ils ont la persévérance qui est la première vertu du savant. Qu'un problème se présente à eux, ils travailleront sans relâche à en trouver la solution ; l'illustre chimiste Dumas, partant d'un fait, mit dix ans pour découvrir la loi des substitutions.

Les traités hermétiques sont obscurs, il est vrai, mais sous cette obscurité se cache la lumière. Une fois la théorie de l'alchimie connue, possédant la clef des principaux symboles, vous pouvez entreprendre hardiment la lecture de Raymond Lulle, Paracelse, Bernard de Trévisan, Flamel, Roger Bacon, Philalèthe. Ce qui vous paraissait vide de sens, vous le trouverez logique, ces symboles qui vous étonnaient, vous les lirez comme Mariette lisait les hiéroglyphes, vous éprouverez un grand plaisir à déchiffrer vous-même, à épeler pour ainsi dire cette langue inconnue, à marcher pas à pas, mais sûrement vers la lumière.

(*A suivre*) A. POISSON.

LE GUI

De tous les mythes oraux et figurés dont l'histoire fasse mention, il en est un seul qui nous paraît résumer d'une manière admirable la plus haute et la plus sublime expression d'une doctrine à la fois religieuse et philosophique au-

tour de laquelle toutes les religions antiques semblent venir converger. Nous voulons parler du mythe oral des Sages de la Gaule, désigné sous le nom de guy (1) figuré par un végétal qui encore aujourd'hui porte ce même nom.

Le guy de chêne est le symbole du mariage, de l'union, de la communion pour la propagation ou la continuation de la vie dans l'humanité.

Or on a donné le nom de guy à une plante parasite de la famille des chèvre-feuilles, qui croît sur un grand nombre d'arbres, et qui forme une touffe verdâtre dont les dimensions sont plus ou moins fortes. Anciennement, on suspendait en guise d'enseigne un bouquet ou une couronne de cette plante à la porte des cabarets. Cet usage existe encore dans quelques endroits de la Flandre, de la Picardie ou du Vermandois et du Hainaut.

Nos paysans ont une certaine vénération pour cette plante, souvenir lointain d'une longue série de siècles, ils respectent l'arbre qui la porte et croient que, par ce signe, Dieu daigne faire alliance avec eux. Ce culte traditionnel puise son origine dans l'antique et auguste religion des Druides, où le guy a joué un rôle si important, si imposant. Après la conquête des Romains, le peuple, mal informé sur le véritable caractère des prêtres gaulois, alors qu'ils étaient persécutés, bannis, et qu'ils n'osaient célébrer leurs mystères au grand jour, le peuple, disons-nous, crut légèrement aux accusations perfides de magie, de sortilèges, d'enchantements, portées contre les Druides. Cette croyance s'enracina au point que dans certains endroits on n'osait manger les fruits des arbres sur lesquels on rencontrait du guy, de peur d'être ensorcelé. Aussi appelait-on le gui : *ramon* (balai) *des sorcières,* ou bien *rameau des spectres.*

Le guy était chez les Gaulois considéré comme le symbole de *ce qui est.* Ce mot renferme toute une doctrine, la doctrine de la *vie* en tant que manifestée 1° dans *l'universalité des êtres,* 2° dans *l'humanité entière,* 3° dans *l'individu.*

Comme symbole de la vie, manifesté dans l'universalité des êtres, le guy était l'image vivante de la force qui anime

(1) Le mot *Guy* (Guy de chêne) ou gui, vient de *wy,* en latin *viscum.*

et gouverne le monde, et par l'intermédiaire de cette plante les hommes communiaient avec Dieu.

On composait avec le guy une potion mystique qui avait la propriété d'effacer toutes les souillures de l'âme, et, par extension, de guérir tous les maux. Image sublime de la pureté des cœurs lorsqu'ils ont communié spirituellement avec CELUI qui a toujours été, qui est, et qui sera toujours. La cérémonie de la communion, aussi pieuse que pittoresque, était accompagnée de sacrifices et de repas. C'était la véritable institution du repas égalitaire, ou, si l'on veut, notre sacrement de l'eucharistie. Pline, tout en regardant cette cérémonie comme superstitieuse — parce qu'il n'y voyait que la forme sans en rechercher ni approfondir le sens philosophique et religieux — dit que le gui était considéré comme un présent du ciel, et que les ministres qui en faisaient la consécration étaient regardés comme les organes de l'être suprême. Cet auteur raconte ensuite les solennités du sacrifice : « C'est à la sixième heure que la cérémonie « a lieu. On commence par chercher un chêne qui porte du « guy, car cette plante est rare. Ensuite, dit-il, le prêtre « sacrificateur, *vêtu de blanc,* monte sur l'arbre et coupe « avec une serpe d'or la plante qu'on a eu soin de recueillir « dans une soie blanche : avant la cérémonie, on prépare le « sacrifice et le festin. »

Le sacrifice, le festin et la potion mystique sont autant de caractères qui ne laissent aucun doute sur le but de la cérémonie. C'est la communion des hommes dans l'humanité et de l'humanité avec Dieu. C'est le précurseur de l'Eucharistie essénienne, salienne et mazdéenne.

PAUL CHRAON.

Les Couleurs Symboliques

Les couleurs eurent la même signification chez tous les peuples de la haute antiquité ; cette conformité indique une commune origine qui se rattache au berceau de l'humanité,

et trouve sa plus haute énergie dans la religion de la Perse : le dualisme de la lumière et des ténèbres offre, en effet, les deux types des couleurs qui devinrent les symboles des deux principes bienfaisant et malfaisant. Les anciens n'admettaient que deux couleurs primitives, le blanc et le noir, dont toutes les autres dérivaient ; de même les divinités du paganisme étaient des émanations du bon et du mauvais principe.

La langue des couleurs, intimement unie à la religion, passe dans l'Inde, en Chine, en Egypte, en Grèce, à Rome ; elle reparaît dans le moyen âge, et les vitraux des cathédrales gothiques trouvent leur explication dans les livres zends, les védas et les peintures des temples égyptiens.

Saint Clément d'Alexandrie nous apprend que les Egyptiens se servaient de trois sortes de caractères d'écriture ; Varon, le plus savant des Romains, constate l'existence de trois théologies ; et nous trouvons dans l'histoire des religions trois époques marquées par trois langues distinctes :

La langue divine s'adresse d'abord à tous les hommes et leur révèle l'existence de Dieu ; la symbolique est la langue de tous les peuples, comme la religion la propriété de chaque famille ; le sacerdoce n'existe pas encore ; chaque père est roi et pontife.

La langue sacrée prend naissance dans les sanctuaires, elle règle la symbolique de l'architecture, de la statuaire et de la peinture, comme les cérémonies du culte et le costume des prêtres ; cette première matérialisation emprisonne la langue divine sous des lois impénétrables.

Alors *la langue profane,* expression matérielle des symboles, est la pâture jetée aux nations livrées à l'idolâtrie.

L'histoire des couleurs symboliques témoigne de cette triple origine, chaque nuance porte des significations différentes dans chacune des trois langues divine, sacrée et profane.

Suivons rapidement le développement historique de ces symboles.

Les plus anciennes traditions religieuses nous apprennent que les iraniens assignaient à chaque planète une influence bienfaisante ou maligne d'après leur couleur et leur degré de lumière.

Dans la Genèse, Dieu dit à Noé : « L'arc-en-ciel sera le signe entre moi et la terre. » Dans la mythologie, Iris est la messagère des dieux et des bonnes nouvelles, et les couleurs de la ceinture d'Iris, l'arc-en-ciel, sont les symboles de la régénération qui est l'alliance de Dieu et de l'homme.

En Egypte, la robe d'Isis étincelle de toutes les couleurs, de toutes les nuances qui brillent dans la nature ; Osiris, le dieu tout-puissant, lui donne la lumière ; Isis la modifie et la livre aux hommes en la réfléchissant. Isis est la terre, et sa robe symbolique était le hiéroglyphe du monde matériel et du monde spirituel.

Les Pères de l'Eglise, ces platoniciens du christianisme, voient dans l'Ancien Testament les symboles de la nouvelle alliance ; si la religion du Christ est de Dieu, si les enfants d'Abraham reçurent la parole sainte, les deux tables de la loi mosaïque et chrétienne durent s'unir dans une commune pensée. Joseph fut un symbole du Messie, et cette robe, diaprée des plus belles nuances que lui donna son père, était, dit saint Cyrille, l'emblème de ses attributs divins.

Tels étaient les symboles de la langue divine, lorsque la langue sacrée prit naissance.

Les arts naquirent de la religion. Ce fut pour orner les temples et les enceintes sacrées que la sculpture et la peinture firent leurs premiers essais : ce fait s'applique non seulement à l'histoire du genre humain, mais se trouve vrai à l'origine de chaque peuple. Dans les plus anciens monuments de l'Inde et de l'Egypte, comme dans ceux du moyen âge, l'architecture, la statuaire et la peinture sont les expressions matérielles de la pensée religieuse.

La peinture chez les Hindous, les Egyptiens, et, encore de nos jours, chez les Chinois, puisa ses règles dans le culte national et les lois politiques ; la moindre altération dans le dessin ou le coloris entraînait une grave punition.

La symbolique explique cette sévérité des lois et des mœurs ; à chaque couleur, à chaque dessin appartenait une idée religieuse ou politique : la changer ou l'altérer était une crime d'apostasie ou de rébellion.

L'art ne parlait pas seulement aux regards des profanes, il était encore l'interprète, le dépositaire des mystères sacrés. Le dessin et le coloris avaient une signification nécessaire, ils devaient être tranchés ; la perspective, le clair-obscur et les demi-teintes auraient entraîné la confusion. Ils furent inconnus ou leur manifestation sévèrement réprimée.

Nous pourrions affirmer, sans invoquer aucune autorité, que si le dessin des hiéroglyphes égyptiens est symbolique, la couleur le fut également.

En remontant à l'origine de l'écriture, on voit que la couleur fut le premier moyen de transmettre la pensée et d'en conserver la mémoire. Les quipos du Pérou et les cordelettes de la Chine, teints de diverses nuances, formaient les archives religieuses, politiques et administratives de ces peuples enfants. Les Mexicains firent un pas de plus dans l'art de représenter la parole, et nous verrons les couleurs jouer un rôle important sur les peintures de ce peuple, les hiéroglyphes égyptiens furent l'apogée et le dernier terme de ctte écriture symbolique.

La langue profane des couleurs fut une dégradation de la langue divine et de la langue sacrée. On en retrouve des traces chez les Grecs et chez les Romains. Dans les représentations scéniques, les couleurs étaient significatives. Un curieux passage de Pollux donne le sens de ces emblèmes employés dans les costumes de théâtre : la tradition s'y retrouve encore, mais matérialisée comme elle l'est de nos jours.

Le christianisme rendit une nouvelle énergie à la langue des couleurs et en rappela les significations oubliées ; la doctrine enseignée par le Christ n'était donc pas nouvelle, puisqu'elle empruntait les symboles des anciennes religions. Le fils de Dieu, en ramenant les hommes à la vérité, ne venait pas changer, mais accomplir la loi ; cette loi était le culte

du vrai Dieu révélé primitivement à tous les hommes et conservé dans l'arche sainte du mosaïsme.

Les trois langues des couleurs divine, sacrée et profane, se divisent, en Europe, les trois classes de la société, le clergé, la noblesse et le peuple.

Les vitraux des églises chrétiennes, comme les peintures de l'Egypte, ont une double signification, apparente et cachée, l'une est pour le vulgaire, l'autre s'adresse aux croyances mystiques. L'ère théocratique dure jusqu'à la renaissance; à cette époque, le génie symbolique s'éteint, la langue divine des couleurs est oubliée, la peinture est un art et non plus une science.

L'ère aristocratique commence; la symbolique, bannie de l'église, se réfugie à la cour; dédaignée par la peinture, on la retrouve dans le blason. Les écus armoriés de la noblesse étaient, pour les chevaliers bardés de fer, le seul moyen de se reconnaître dans la mêlée.

A leur origine, toutes les armes étaient parlantes; le royaume de Grenade avait neuf grenades; celui de Galice un calice; celui de Léon un lion; et celui de Castille un château. Plus tard, le blason perpétua dans les familles le souvenir des grandes actions et des hauts faits d'armes, mais le plus souvent la signification primitive fut oubliée.

Les couleurs étaient sans doute significatives dans ces représentations où tout était emblème; les auteurs de l'art héraldique l'affirment et nous ont conservé le sens des métaux et des émaux dont ils font remonter la tradition jusqu'aux Grecs.

J'expliquerai la symbolique de ces différentes couleurs du blason : la tradition de l'antiquité s'y conserva longtemps pure, et sur quelques monuments, la langue sacrée des armoiries servit à faire comprendre la langue divine employée dans le sujet principal, comme l'écriture phonétique enfermée dans un cartouche, donnait le nom du personnage représenté sur les anaglyphes égyptiens. La galanterie des Maures et leur mysticisme amoureux vint fermer l'ère aris-

tocratique et donner naissance à la langue populaire des couleurs qui s'est conservée jusqu'à nos jours.

La claustration des femmes, en Orient, donna une nouvelle importance aux emblèmes des couleurs ; elles remplacèrent la langue parlée, comme le selam ou bouquet symbolique devint la langue sacrée de l'amour.

Chez les Arabes, comme chez tous les peuples, ce langage eut une origine religieuse. Dans l'ancienne Perse, les esprits ou génies avaient des fleurs qui leur étaient consacrées. On retrouve cette flore symbolique dans l'Inde et en Egypte, en Grèce et à Rome.

Le selam des Arabes paraît avoir emprunté ses emblèmes à la langue des couleurs ; le Coran en donne la raison mystique : les couleurs que la terre étale à nos yeux, dit Mahomet, sont des signes manifestes pour ceux qui pensent. Ce passage remarquable explique la robe diaprée que portait Isis ou la Nature, conçue comme un vaste hiéroglyphe. Les couleurs qui brillent sur la terre correspondent aux nuances que le voyant perçoit dans le monde des esprits où tout est spirituel et par conséquent significatif ; telle est, du moins, l'origine de la symbolique des couleurs dans les livres des prophètes et l'Apocalypse. Le Coran reproduit la même théorie dans les visions et les costumes de Mahomet.

Les Maures d'Espagne matérialisant ces symboles, formèrent une langue qui eut ses principes et son dictionnaire.

Un auteur moderne a donné le catalogue de plus de soixante de ces couleurs emblématiques et le sens de leurs combinaisons. La France les adopta et en conserve des traces dans la langue populaire. Le bleu est encore l'emblème de la fidélité, le jaune de la jalousie, le rouge de la cruauté, le blanc de l'innocence, le noir de la tristesse et du deuil, et le vert de l'espérance.

Ainsi finit la symbolique des couleurs, et cependant sa dernière expression matérialisée témoigne encore de sa noble origine. La peinture moderne en conserve la tradition dans

les tableaux d'église; Saint Jean porte la robe verte, comme le Christ et la Vierge sont drapés de rouge et bleu, et Dieu de blanc. La symbolique, cette antique science, devint un art et n'est plus de nos jours qu'une affaire de métier.

(*A suivre*) F. PORTAL.

Un hasard assez heureux a fait tomber entre mes mains un manuscrit précieux. Il importe assez peu de savoir comment ce manuscrit m'est parvenu. Un autre se prévaudrait de quelques notes marginales pour dire que cet ouvrage, écrit originairement dans la langue sacrée des Atlantes, fut traduit par les prêtres de Saïs en égyptien vulgaire, et remis à Solon qui le traduisit en grec et le déposa dans la bibliothèque publique d'Athènes; il ne manquerait pas d'insinuer que c'est cet ouvrage que Platon commenta dans la suite et transporta, en partie, dans ses dialogues de Timée et de Critias; mais moi, je dirai tout bonnement qu'il n'existe aucun renseignement de cette espèce; j'avouerai même que le titre et le commencement du manuscrit manquent, et qu'il y avait beaucoup de lacunes dans le cours de l'ouvrage, auxquelles il n'a pas été possible de suppléer.

FABRE D'OLIVET.

La
Fin de l'Atlantide

. . . .

. . . .

. . . . « Toi qui naquis avec l'univers, et qui entretiens dans son sein le mouvement et la vie, source éternelle de volupté, sœur aimée de la Nature et fille chérie du roi des êtres, douce Vénus! . . . .

« Tu donnes l'existence par le plaisir, tu dois la conserver par le bonheur . . . .

« Ta main puissante a touché mon cœur ; ta flamme a pénétré mes sens ; fidèle aux lois que tu imposes, j'ai obéi à ta voix qui a retenti dans mon âme ; tu as nommé la belle Evehna... J'ai aimé !.........................

« Et cependant Evehna est demeurée insensible, soit qu'à l'instant où l'éclair sympathique s'échappa de ton flambeau, tes feux n'aient pas su pénétrer son cœur, ou qu'ils se soient tous concentrés dans le mien.

« Attiré par un objet qui me repousse, j'éprouve plus que la mort qui ne ferait que changer mon existence ; j'éprouve la douleur. O Vénus ! j'existe et je souffre ! contradiction funeste, qui, si elle était générale, amènerait le chaos de la Nature.........................

« Répare cette erreur. Divise ou éteins la flamme qui me dévore, inspire également l'objet aimant et l'objet aimé, et rétablis ainsi l'harmonie dans ton empire. »

Ainsi parlait le jeune Adim ; il était prosterné au pied de la statue de Vénus, où sa main faisait fumer l'encens le plus suave et le plus pur.

Adim avait à peine vingt ans et joignait aux grâces de la jeunesse toutes les qualités estimables du cœur et de l'esprit. Son père, le sage Eloïm (1), grand-prêtre de Neptune, n'avait rien négligé pour le rendre le plus accompli des habitants de l'Atlandide, île autrefois merveilleuse et sainte, mais depuis longtemps pervertie par le luxe et l'ambition de ses rois.

L'amour, ainsi qu'on l'a pu juger par la prière du jeune homme, s'était glissé dans son cœur : Adim aimait, Adim n'était pas aimé. Tandis qu'il parlait, deux ruisseaux de lar mes coulaient sur ses joues ; ses cheveux noirs flottaient en désordre sur ses épaules, et ses yeux, fixés sur la statue de la déesse semblaient implorer son assistance.

(1) On sera peut-être surpris en lisant cette histoire, d'y trouver des rapports frappants, non seulement avec le livre sacré des hébreux, mais encore avec la tradition particulière de ce peuple. L'auteur de ce récit aurait-il lu par hasard les ouvrages d'Abraham ? ou bien le berger de Nadian aurait-il possédé lui-même quelques anciennes traditions sur les Atlantes ? Il serait difficile de se prononcer. FABRE D'OLIVET.

Tout à coup, le temple où il avait devancé l'aurore s'ouvre; les voûtes brillantes de l'édifice retentissent des chants les plus mélodieux; une foule de jeunes garçons et de jeunes filles, couronnés de myrte et parés des habits les plus voluptueux, entrent; ce jour était consacré à Vénus.

Ce que l'Univers possédait de plus beau semblait s'être réuni pour célébrer dignement la fête de la déesse de la Beauté; mais l'objet le plus digne d'attirer les regards, était la jeune prêtresse qui allait présider au sacrifice. Depuis que l'Atlantide avait été peuplée par les enfants de Neptune, jamais rien de plus parfait ne l'avait embellie. La Déesse même, dont elle annonçait la puissance, n'eût pas emprunté d'autres charmes, si elle avait voulu se communiquer aux mortels.

Les vêtements de la Prêtresse, formés d'un tissu léger, dessinaient les contours de sa taille élégante, et en laissaient deviner les formes enchanteresses; son sein, dont les tendres boutons, tantôt paraissaient, tantôt se perdaient sous les boucles vagabondes de ses cheveux blonds, surpassait en blancheur le duvet du cygne; son teint avait la fraîcheur des roses du printemps; son cou libre et ouvert portait l'empreinte de son âme; si elle souriait, le corail de ses lèvres laissait entrevoir une double rangée de perles; si elle parlait, on était ému du son de sa voix; au moindre regard, le ciel se peignait dans ses yeux; au moindre mouvement, toutes les grâces s'empressaient autour d'elle.

Adim ne l'eût pas plutôt aperçue, qu'il pâlit: un rapide frisson courut dans ses veines; ses genoux chancelants purent à peine le soutenir. Il s'avança néanmoins vers elle, et les yeux baissés, se mêla dans la foule, que les adorateurs de la Déesse grossissaient moins que ceux de la belle Evehna.

La jeune nymphe (1) le vit ,et lui adressa un regard enchanteur, qui l'aurait comblé de joie, si un instant avant, elle n'eût pas accordé la même faveur à deux ou trois jeunes gens qui se trouvaient aussi sur son passage. Fière du

(1) On donnait ce nom aux filles des Atlantes avant qu'elles fussent mariées. *(Diodore)*.

pouvoir de ses charmes, Evehna ressemblait au papillon qui voltige de fleur en fleur, et laisse dans l'incertitude celle sur laquelle il doit se fixer.

Accompagnée d'un murmure approbateur, elle monte à l'autel, et commence le sacrifice. Tous les yeux la suivent, tous les cœurs volent sur ses traces. Adim la regarde quelque temps, immobile d'admiration ; mais bientôt, jaloux que tant de rivaux partagent son bonheur, il se retourne pour cacher ses larmes.

Lorsque le sacrifice fut terminé, cette jeunesse brillante se répandit dans les bosquets sacrés qui entouraient le temple, et s'y livra à des jeux en l'honneur de Vénus. Les jeunes gens disputèrent tout à tour le prix de la danse et du chant.

Evehna, assise sur un trône décoré de fleurs, distribua des couronnes de myrte à ceux qui déployèrent le plus de grâces, ou qui firent entendre les airs les plus mélodieux ; un sourire, un regard dont elle les accompagnait, enfantèrent des prodiges. Adim fut l'un des heureux qu'elle couronna.

Il voulait, en se jetant à ses pieds, et suivant un antique usage de l'Atlantide, se déclarer publiquement son amant, et la forcer, par cet aveu solennel, à rejeter ou accepter son hommage ; mais il ne put jamais trouver des expressions pour rendre ses idées ; toute son âme semblait fixée dans ses yeux, et sa voix, comme privée de son, expirait sur ses lèvres.

Evehna remarqua son trouble, mais il n'excita en elle qu'un sentiment vague qui n'alla point jusqu'à son cœur. Ce ne fut qu'en reprenant la route du temple, et lorsqu'elle passa devant la fontaine qui servait aux lustrations, qu'elle se rappela les transports d'Adim, en voyant sa propre image réfléchie sur le cristal mobile de l'onde.

Cependant, le même cortège qui l'avait accompagnée au temple, la reconduisit dans le palais de son père, qui était, après le roi et le grand Pontife, le plus puissant des Atlan-

tes. Le triste Adim, après avoir suivi des yeux la foule enivrée de ses rivaux qui remplissaient l'air de leurs acclamations, le cœur gros de soupirs, s'achemina vers le temple de Neptune, dont son père exerçait le suprême sacerdoce.



Le temple de Neptune était le chef-d'œuvre et le plus bel ornement de l'Atlantide : la nature et l'art semblaient s'être réunis pour en faire la merveille de l'univers : rien n'égalait sa magnificence. Elevé au centre de la ville, et sur la même colline où Neptune avait trouvé le bonhomme Evenor (1), il répondait par cent rues larges et bien bâties, à cent temples qui communiquaient à autant de palais : les premiers étaient dédiés aux dieux de la famille d'Ouranos ; les seconds étaient occupés par le roi, les archontes et les puissants de l'Etat.

Les rues, tirées au cordeau, et bordées par une allée d'arbres odoriférants, étaient embellies par des fontaines qui, placées de distance en distance, y entretenaient la propreté, et répandaient dans l'air une agréable fraîcheur. Le Temple lui-même, entouré d'un double rang de colonnes de porphyre, était entièrement bâti de marbre blanc ; les voûtes intérieures, revêtues d'or et d'ivoire ciselé, éblouissaient les yeux, tandis que les pieds foulaient l'argent et l'oricalque dont le pavé était recouvert.

Adim, en entrant sous les portiques de ce temple superbe, aperçut le sage Eloïm, son père, qui s'avançait au-devant de lui. Jamais le vieillard n'avait paru plus triste qu'en ce moment ; tous les traits de son visage portaient l'empreinte de la méditation et de la mélancolie. Il prit tendrement la main de son fils, et sans lui donner le temps de parler, il le conduisit dans le sonctuaire.

La statue du dieu des Mers, placée sur un char traîné par six chevaux marins, entourée de cent Néréïdes assises sur

(1) Platon. - *Dialogue de Critias.*

des dauphins, s'élevait jusqu'au faîte de l'édifice. On voyait autour d'elle les statues des rois qui avaient succédé aux enfants de Neptune et non loin une colonne d'airain sur laquelle étaient gravées les lois qui, pendant un si grand nombre de siècles, avaient fait le bonheur de ses descendants (1).

« Le tumulte qui a régné dans la ville, et les cris du peuple, dit le vieilard, m'ont annoncé la fête de Vénus et votre triomphe. Je ne suis point fâché que vous ayez signalé, en présence des Atlantes, votre piété et votre adresse; mais prenez garde, mon fils, de n'offrir à la déesse que l'encens qui lui est dû; ne confondez pas la fille d'Ouranos avec la fille impudique de Saturne : la première fait le bonheur de l'Univers, tandis que la seconde le remplit de trouble et de calamités; l'une mène au plaisir par la vertu; l'autre, au contraire, ne présente la coupe de la volupté que pour abreuver l'homme d'un poison funeste qui éteint sa raison, et le rend capable de tous les crimes. La malheureuse Atlantide ne distingue plus ces deux divinités. Les habitants oublient Ouranos et le grand Jupiter, pour courir en foule aux autels de Vénus. Le temple de Neptune est désert. Les rois, loin de s'opposer à ce débordement, semblent l'autoriser par leur exemple. De quelque côté que je jette les yeux sur cette île jadis si sainte, je ne trouve plus ces peuples religieux et sages qui méprisaient tout, excepté la vertu; qui n'avaient que des pensées justes et élevées, dont le luxe corrupteur ne troublait point le repos. Ces mœurs douces et pures ont disparu : les Atlantes ont cru devenir plus heureux en accumulant des richesses injustes, et plus grands en augmentant le nombre de leurs esclaves. Leurs rois, tourmentés par la soif des conquêtes, les ont entraînés dans des contrées lointaines, pour y dépouiller des peuples pacifiques; ils ont répandu le sang des hommes par un vain désir de gloire et de bonheur, qu'ils auraient plus sûrement trouvés, en faisant régner dans leur patrie la justice et la paix.

(1) La description de cette magnificence se trouve, à peu de chose près, dans le *Critias* de Platon. L'Oricalque, dont nous parle aussi le disciple, était vraisemblablement un métal précieux. On ignore absolument quel était son rang. Parmi les savants qui ont tant prodigué de soins et d'efforts pour trouver l'Atlantide, aucun n'a daigné s'occuper un seul instant de l'oricalque ; ce qui est une nouvelle preuve de leur désintéressement. FABRE D'OLIVET.

« Ce renversement dans la morale annonce, ô mon fils! un bouleversement prochain dans l'ordre physique de la nature. Jupiter, gardien des mœurs et vengeur des lois, Jupiter qui voit tout, a vu la dépravation des Atlantes, et s'apprête à les punir : déjà Neptune agite son trident redoutable, et du fond des abîmes menace d'engloutir l'île rebelle qui méconnaît ses lois. Une catastrophe terrible s'approche. »

(*A suivre.*)

Nous publions ci-dessous un opuscule très rare de L. Cl. de Saint-Martin. Cette impressionnante poésie contient des pensées profondes exprimées avec une grande élévation de sentiments. C'est un inépuisable sujet de méditation pour le psychologue et le penseur.

Le CIMETIÈRE D'AMBOISE

J'aime à porter mes pas dans l'asile des morts.
Là, mourant au mensonge, il me faut moins d'efforts
Pour comprendre leur langue et saisir leur pensée :
Car les morts ne l'ont pas, cette idée insensée,
Que tout s'éteint dans l'homme. En eux, tout est vivant.
Pour eux, plus de silence. Autour d'eux l'on entend
Les sanglots du pécheur; les fureurs de l'impie;
Les cantiques du sage; et la douce harmonie
De ceux dont l'amitié, le zèle et la vertu
N'ont formé qu'un seul cœur pendant qu'ils ont vécu.
Homme, c'est ici-bas qu'il a pris la naissance,
Ce néant où l'on veut condamner ton essence;
Et c'est ta propre erreur qui lui sert de soutien.

Tu sais tout! tu peux tout! et tu peux n'être rien!...
N'être rien!... et saisir et juger la lumière!...
Laisse à l'homme égaré ces rêves de la terre :
Nous n'étions qu'assoupis dans nos corps ténébreux.
Quand le temps nous arrache à leurs débris fangeux,
L'heure qui nous réveille est une heure éternelle.
O juste, quels transports! quelle splendeur nouvelle!
Tu prends un autre corps, au creuset du tombeau;
Un vif éclat, toujours plus brillant et plus beau;
Un coup d'œil plus perçant; une voix plus sonore;
Un cœur même plus pur. Ainsi quand j'évapore
Ces fluides grossiers où le sel est captif,
Son feu reprend sa force, et devient plus actif.
Sur ce tertre, voisin du lieu qui m'a vu naître,
J'errais seul. Nos tombeaux, pour ce site champêtre,
M'inspiraient un attrait doux et religieux.
Sage Burlamaqui, c'est non loin de ces lieux,
Que tu sanctifias l'aurore de mon âge;
Qu'un feu sacré, sorti de ton profond ouvrage,
Agitant tout mon corps de saints frissonnements,
De la justice, en moi, grava les fondements :
Faveurs, dans mon printemps, si neuves, si divines!
Mais qui cachaient, hélas! de cuisantes épines!
Le temps les fit éclore. Aussi je méditais
Sur nos jours de douleur. Pensif, je mesurais
Ce long aveuglement qu'on appelle la vie.
Quels tourments! quels dégoûts! Dans ma mélancolie
Je ne distinguais rien. Tout autour de ces champs,
A peine je voyais ces jardins élégants,
Où Choiseul déploya le faste et l'opulence;
Ces modestes rochers qu'habite l'indigence;
Ce célèbre château qui vit naître autrefois,
Les malheurs trop fameux du règne des Valois.
Un deuil me semblait même, ô plaintive nature,
Voiler tous ces trésors, dont tu fais ta parure :
Ces moissons, ces forêts, ces animaux épars,
Ce fleuve, ce beau ciel offert à mes regards,

Heureux qui peut encore, contemplant tes ouvrages,
Y puiser chaque jour de sublimes images;
Et sachant y répandre un brillant coloris,
Attendrir tous les cœurs en frappant les esprits!
Mais, homme, cher objet de ma sollicitude,
C'est toi qui m'interdis cette attrayante étude;
C'est ta main qui couvrit la nature de deuil,
Et qui fit de son trône un lugubre cercueil;
Et quand tout m'est ravi dans ce lieu de détresse,
Ta raison, aggravant le chagrin qui m'oppresse,
Veut encore me fermer le chemin de ton cœur,
Et laisser dans le mien s'isoler la douleur.

(*A suivre.*)

L. CL. DE SAINT-MARTIN,
Le Philosophe Inconnu.

CURIOSA

Secret pour écrire une lettre, qu'aucune personne ne puisse lire que celle que vous souhaitez.

Au lieu de vous servir d'encre, écrivez seulement avec du lait de vache, et quand il vous plaira de lire ce que vous avez marqué, ou que vous souhaiterez qu'une autre personne la lise aussi, il faut frotter le papier avec de la poudre de charbon fort fine, et dans le moment, l'écriture paraîtra fort distinctement.

***

Secret pour étancher le sang du nez.

Il ne faut que mettre un morceau de papier sous la langue, ou une paille sur l'oreille.

Contre l'ivresse du vin?

Comme l'homme n'a rien de plus estimable que sa raison, et qu'il lui arrive souvent de la perdre par l'excès du vin, il est convenable de lui donner quelque préservatif pour s'en garantir. Quand vous serez convié à quelque repas où vous craignez de succomber à la douce violence de Bacchus, vous boirez, avant que de vous mettre à table, deux cuillerées d'eau de bétoine et une cuillerée de bonne huile d'olive, et vous pourrez boire du vin en toute sûreté... Vous prendrez garde que le verre ou la tasse dans quoi on vous servira à boire, ne sente point la sariette ou la râpure d'ongles, car ces deux ingrédients contribuent à l'ivresse... Si on s'est laissé surprendre par le vin, il faut, pour l'homme, qu'il enveloppe ses génitoires dans un linge imbibé de fort vinaigre, et pour la femme qui a succombé à l'ivresse, qu'elle mette un semblable linge sur son sein, et l'un et l'autre reviendront en leur bon sens.



Comment écrire la numération décimale pour obtenir, en multipliant par 9 et ses multipeles, un total composé des mêmes chiffres?

Supprimer le 8. Donc, 1 2 3 4 5 6 7 8 9 × 9 et ainsi de suite jusqu'à 81.

Exemple : 1 2 3 4 5 6 7 8 9 × 9 = 111, 111, 111.

Exemple : 1 2 3 4 5 6 7 8 9 × 54 (6 × 9) = 666.666.666... etc.

* * *

La vraie sagesse est bien moins présomptueuse que la folie. Le sage doute souvent, et manque de volonté. L'insensé est opiniâtre : il n'hésite jamais, sur quoi que ce soit : il sait tout, si ce n'est qu'il ne sait rien.

QUÆSTOR.

Bibliographie

PAPUS. — *Le Tarot des Bohémiens,* le plus ancien livre du monde, à l'usage exclusif des initiés. Deuxième édition in-8° br. couv. Prix . . . . 10 fr.

Si *Stanislas de Guaita* était encore de ce monde, il regretterait certainement la première édition du *Tarot des Bohémiens,* parue chez Carré, et mise à la portée de tous les adeptes de l'occultisme.

Le début de cette *Clef absolue de la Science occulte* comprend une étude sur la Kabbale et les nombres. *Papus* passe ensuite à la construction du Tarot, expliquant l'action de chacune de ses pièces. Il expose les éléments de la divination par le Tarot, que pratiquent les Bohémiens. Il termine par une application du Tarot au jeu, conclusion vraiment précise et curieuse à connaître pour tous.

Personne ne saurait nier la grande valeur de ce volume du Maître, mais qu'il est peu aisé à comprendre pour celui qui n'est pas encore suffisamment initié !

TREBLEDA.

SCHOPENHAUER. — *Mémoires sur les Sciences occultes ;* magnétisme animal et magie ; le destin de l'individu ; essai sur l'apparition des esprits et ce qui s'y rattache. Traduit de l'allemand par G. Platon, avec préface, in-12 broch. couv. Paris, Librairie des sciences psychiques, Paul Leymarie, éditeur. Prix . . . . 6 fr.

Cette première édition en français contient une préface pleine d'intérêt. L'ensemble est la réunion de trois opuscules de Schopenhauer que l'on reconnaît généralement comme rentrant dans le domaine des sciences occultes, quoique cependant Schopenhauer ne puisse prendre place parmi les

occultistes. C'est avant tout un philosophe, et comme tel, rien de ce qui touche l'humanité ne peut lui être indifférent. Sa devise : *Vitam impendere vero,* définit l'homme tout entier; il écrit consciencieusement, sans arrière-pensée, et si une question ardue comme la magie, la sorcellerie, le frappe, il s'arrête, médite, s'interroge et répond : Oui, tout cela est possible; on peut se rendre coupable de meurtres invisibles quand la volonté agit meurtrièrement à distance; le mauvais œil est une réalité; l'envoûtement également. Qu'est-ce que le fatalisme? C'est le dieu qui habite en nous, qui est nous-mêmes; c'est le démon de Socrate ou de Luther; ce sont les voix de la bonne Lorraine, etc., répondra sans ambages Schopenhauer. Et comment ne pas admirer un ouvrage qui ne s'inspire que de la réalité basée sur des idées pures, sur des observations, sur des études longuement méditées avant d'être livrées au domaine public.

TREBLEDA.

Revues & Journaux

Les Entretiens idéalistes, revue mensuelle d'Art et de Philosophie, 25 novembre 1911. Les prétendues infiltrations maçonniques dans l'Eglise par Paul Vulliaud, à lire et à méditer. Une remarque curieuse à propos d'Alta, le célèbre tragédien! *La Résurrection.* Directeur : A. Jounet. Pâques 1911. L'alliance universelle, bien curieux article sur ce problème, insoluble jusqu'à ce jour. *L'Initiation :* l'astral des choses par Papus; bon article, très intéressant en ce qui regarde la médecine astrale des objets. A un lion prisonnier; vers archéométriques de Saint-Yves d'Alveydre. *Revue du Traditionnisme français et étranger.* Directeur: de Beaurepaire-Froment. Novembre. Le château du Diable

de Bigot. Une sorcière en Rouergue, par E. M. *Revue Scientifique et morale du spiritisme.* Novembre 1911. De la fraude dans la production des phénomènes médiumnimiques, par Ch. Lancelin, très bien compris. *Psyché.* Novembre. Directeur: A.-M. Beaudelot, Prière kabbalistique de J.-T. L'âme humaine de Papus; très fort comme idées. *L'Acacia,* revue mensuelle d'études maçonniques. Voir : Les Chevaliers de Colomb, par Evariste Leblanc. *Journal du magnétisme et du psychisme expérimental. Le Monde Psychique.* Directeurs L. Lefranc et Ch. Lancelin. Décembre 1911. Revue bien comprise et destinée à prendre de l'extension. — Comment il faut étudier les phénomènes spirites, par Lefranc : expériences concluantes. *La Revue spirite,* fondée par Allan Kardec. Décembre 1911. Réponse au Fraterniste de Sergus; Aimez-vous les uns les autres, jolie poésie de F. Barmolds; Félicitations du *Voile d'Isis* à Pharasius pour: « Au coin du voile », et aussi pour ses justes observations sur les fluides. *L'Echo du Merveilleux,* fondateur, G. Méry. Décembre. A lire l'article spirituel de Georges Malet sur les Vies successives du colonel de Rochas ;les Clichés astraux de Smilis; — Un avertissement surnaturel de R. de Cléry. *L'Hexagramme.* — Etude sur l'éducation de G. S. Savigny. *Bulletin de l'Institut Général psychologique.* Voir: plan général d'études sur l'Evolution psycho-physiologique des Individus humains, par M. J. Courtier. *L'Alliance Spiritualiste.* Novembre. Discours de M. Albert Jounet. *Le Théosophe,* Directeur G. Revel, 1er Déc. Le progrès, de Cam. Flammarion. Reçu le n° de Noël. *La Vie Mystérieuse.* — Dir. Maurice de Rusnack. Voir L'écouteur des morts dans n° du 25 Novembre, par Em. Bousset. *Le Fraterniste* 7 et 15 Décembre. L'Ecole du bonisme, par Alb. Desvallois. L'Astrologie. *Bulletin de la Société d'Etudes psychologiques de Nancy.* Nov. Déc. 1911. Un médium politique au ve siècle p. E. Collet.

La Vie Nouvelle. — Dir. O. Courrier. Beauvais, Décembre. Névroses d'aujourd'hui, p. E. Bosc. *Mercure de France.*

1er Déc. Voir : Une question de propriété littéraire par José Théry, article vraiment nouveau. — Les Géorgiques de Francis James. *L'Argus des Revues;* indicateur universel, 37, rue Bergère. *Hors du Troupeau.* — Ex: l'ère nouvelle. *Orléans. Analyse et Synthèse.* Dir. H. de Sarrantou. *Revue des Ambulants.— Le Jacquemart. Le Messager* : Spiritisme; magnétisme; 15 Novembre. Voir: La religion de l'avenir, par le général H. C. Fix. *Il Pensiero.* Direction *Bari.* 30 nov. 1911. Voir La Morale nel prichismo par M. de Vincenzo-Majulli; — Come è costituito l'essere umano.*Luce e Ombra. Roma.* Octobre-Nov. 1911. V. Telepathia e psichometria in rapporbo alla medianita de Mrs.Piper.*Filosofia della Scienza.* Palermo. 15 Déc. Voir Dolore ed evoluzione p. Corradino Pecorella;— La vita e l'opera di Allan Kardec p. Enrico Carreras... Très bonne revue, fort intelligemment rédigée.

Sa fie lumina. Barlad. Déc. 1911. De ce une ori nu ne rensesc experientele de hipnotisme; très bon article de Reihluag. *La Revue Théosophique belge.* Déc. 1911. No 1, joli article de Rudolf Steiner. *Revista stuntelor oculte-Bucuresti. Natura.* Montevideo. *Scena Illustrata. Florence.* 15 novembre-1er déc. Stato pontificio. Regno d'Italia. Il carducco parlava il francese. Sped-du-el-Sewar. Ombre e penombre antropofage.

TREBLEDA.

Conférence Spiritualiste

21 DÉCEMBRE 1911

Une salle un peu clairsemée tout d'abord à cause de la pluie torrentielle qui tomba sans discontinuer.

Au début de sa conférence, Papus parle des couleurs de l'archéomètre d'après le système de Saint-Yves. Les princi-

pales sont : le bleu, le violet et l'orange. Deux couleurs sont à 180 degrés. Le nom de chaque couleur correspond à un nombre et est représenté par un caractère hébraïque. Le jaune est la couleur sacrée de la Chine. Chaque couleur a une portée ordinaire mondaine, mais dans les nombres. (Projections de l'archéomètre, qui fera l'objet d'une conférence spéciale.)

Après quelques instants, commence la conférence proprement dite :

Le temple des Egyptiens était bâti à l'image du Ciel. Les Egyptiens étaient un peuple positif qui vivait dans l'idée constante de la mort et de la résurrection, *première manifestation du spiritisme*. Pour nous, le but de la vie est la distraction dans l'enfer terrestre ; nous ne voyons pas au delà. Chez eux, elle était envisagée sous trois aspects : *la vie terrestre,* commune à tous les peuples ; *la vie du double* ou *astrale,* ou l'existence dans le tombeau et la chapelle funéraire ; et la *vie de l'esprit,* c'est-à-dire du Ciel, du monde solaire. D'où trois plans différents. Le tombeau était chargé de conserver intacte la momie, les Egyptiens ne croyant pas à la réincarnation, ne voulant même pas l'admettre. Ils étaient tellement convaincus du retour de la momie à la vie terrestre qu'ils lui assuraient un endroit pour vivre sa vie mystique, chapelle où ses parents et amis venaient à leur gré (projections.)

A propos de la momie, l'orateur revient à la pyramide qui comprenait la chambre du roi et celle de la reine. D'après Papus, la première servait de laboratoire pour l'évocation des esprits ; la seconde était la chambre de résurrection située au fond d'un long couloir souterrain et qui servait aux cérémonies ayant pour but de pénétrer les mystères du plan astral. (Projections de mastabahs, pyramide de Gizeh.) La porte du sphinx conduisait au temple d'Osiris, communiquant souterrainement avec la pyramide ; (projection montrant le plan des lieux.)

(Pendant cette première partie de la conférence la salle s'est peu à peu remplie et lorsque Papus aborde le chapitre des enterrements égyptiens, l'intérêt est à son comble.)

Une petite digression tout d'abord sur le peu d'importance de partir en terre en telle ou telle classe, malgré l'intérêt financier des pompes funèbres. (Le rire fuse un instant, sel de gaîté.)

Pour conserver les corps en Egypte, on les salait pendant trois mois consécutifs. Tandis qu'au bout de ce temps, les riches étaient aromatisés, bitumés, entourés de bandelettes odoriférantes, masqués d'or, avec des monstres peints pour les protéger ; les pauvres étaient simplement abandonnés au caveau humide ou à la terre. (Projections de momies confirmant les paroles du conférencier.)

Une fois la momie constituée, on va la ressusciter ; la base de cet enseignement, d'après Papus, est la magie.

En Egypte, on enterrait les morts avec tout ce qu'ils avaient aimé et tout ce qui leur appartenait, en vue de leur retour à la vie. (Projections d'enterrements riches et pauvres, à terre ou en barque.)

Papus explique en quelques paroles le rappel de l'astral de la momie par l'astral de l'animal sacré, du taureau.

(La lanterne magique, matérialisation spirite, donne lieu à quelques mots rapides.)

Puis il passe à la synthèse de l'enterrement et au rôle des pleureuses pour le dégagement du double ; à l'enchantement de la momie, à la prosternation devant elle, enfin à tout ce qui peut intéresser son rôle dans les cérémonies égyptiennes ; aux soins dont on l'entourait en vue de son retour parmi les vivants.

(Entr'acte.)

Après quelques minutes, Papus termine sa conférence par la résurrection du Double ; il fait remarquer que la carac-

téristique des mystères d'Isis est le dédoublement de l'être humain, et, à ce propos, il cite l'évolution de l'âme de l'Egyptien. Les Egyptiens étaient des savants et avaient caché leurs sciences dans les temples en créant les Grands Mystères qui leur furent volés par les Phéniciens, adaptateurs, mais non innovateurs. De l'alphabet hiératique, ces derniers firent l'alphabet commercial qui se répandit dans toute l'Europe (à l'instar de l'espéranto !) puis fut évolué par les autres peuples, dont la Grèce, petite Egypte. Sa science se répandit au moyen des thorah, rouleaux de la loi hébraïque et du tarot des bohémiens.

Clefs des religions	Minos-Minotaure Numa-Numitaure Manou-Manotaure Evangile d'Emmanuel

(Projections des religions et belles paroles de Papus sur la religion chrétienne.)

Entr'acte. — Courte séance d'hypnotisme d'après les procédés du Dr Moutin sur des sujets volontaires et fin de cette soirée si fertile en bons et utiles enseignements. Décidément Papus n'a rien perdu de son prestige de charmeur de foules !

TREBLEDA.

Nouvelles Diverses

Un véritable petit prodige que cette fillette de six ans, Amélia Valiquet, de Montréal (Canada) qui, avant même de savoir lire, déchiffre la musique couramment et sait compter, additionner, soustraire, multiplier et diviser. De plus, l'enfant joue du piano et du violon dans la perfection.

Comment expliquer ce fait autrement que par la réincarnation?

***

De Camille Flammarion, à propos du déterminisme :

« Contrairement à Laplace et aux partisans modernes du
« Déterminisme fatal, je crois à *une certaine indépendance*
« *relative* et à la responsabiité. *Assurément notre indépen-*
« *dance n'est pas absolue,* mais nous sentons parfaitement
« que nous pouvons agir plus ou moins bien, plus ou moins
« mal. »

***

De Sirius de Massilie, dans les unions heureuses ou malheureuses : « Tout humain est un composé des influences
« *Chronicienne* (Saturne), *Dionienne* (Jupiter), *Aéronienne*
« (Mars), *Hélionienne* (Soleil), *Aphroditienne* (Vénus), *Her*
« *métienne* (Mercure), ou *Silénienne* (Lune.) L'une de ces
« influences est généralement dominante. »

***

On peut lire dans la *Revue des Deux-Mondes* (1910, p. 275) : « M. Vandal était tourmenté par le mystère de l'au delà. » Cela veut-il dire que l'éminent historien se soit occupé des phénomènes occultes?

***

Nous apprenons avec plaisir que M. Thomas, le distingué et dévoué secrétaire de la *Société psychique* de Nancy, vient d'être nommé chevalier de la Légion d'honneur. Récompense bien méritée!

LA RÉDACTION.

Avis

Cours de janvier 1912. — *A l'Ecole supérieure libre des Sciences médicales appliquées :*

Lundi 8. — Dr *Encausse.* Physiologie (et lundi 22.)

Mercredi 10. — Dr *Liehrman*. Anatomie (et mercredi 24.)

Vendredi 19. — Dr *Proust*. Petite Chirurgie.

Conférences spiritualistes, par Papus. — Salle des Sociétés savantes. — Jeudi 25 janvier 1912. — Les réformes sociales et la Synarchie. Comment sauver la Société actuelle pratiquement. Rôle de la femme dans la Société future. Les transformations sociales et la prophétie. Archéomètre et Synarchie.

Ecole Hermétique. — Jeudi 11 janvier 1912. *Papus*, cours sur l'Archéomètre et les Sciences hieroglyphiques; Mardi 16 et 30 : Loge Melchissédech.

Samedi 20 : Loge Hermanubis.

(Nous publierons ultérieurement la date des *Conférences de la Société française d'Etudes des phénomènes psychiques* : 57, rue du faubourg Saint-Martin.)

Institut de recherches psychiques de France. 5, rue Nicolas Flamel. Conférence du 6 janvier 1912, à 9 heures du soir, par M. *Lancelin* : Origine et développement de l'idée spiritualiste (suite.)

M. Le Clément de Saint-Marc, président de la *Fédération spirite belge*, a repris cet hiver, à *Liège*, son cours de théologie qu'il continuera les 23 janvier, 6 et 20 février 1912. Elles sont publiques et gratuites; à la Légia, passage Lemonnier.

LA DIRECTION.

A lire dans le n° de Février.

LE LANGAGE DES ETOILES, adaptation française de JULEVNO. Préface de ZANONI, de BULWER LYTTON, adaptation française, Le TAROT, par OSWALD WIRTH.

L'Imprimeur-Gérant : P. CHACORNAC.

Imp. P. CHACORNAC, 11, quai Saint-Michel, Paris